

QUAND

Carolin

JE DIS

Emcke

OUI...

SEUIL



Quand je dis  
oui...

## Du même auteur

Contre la haine  
Plaidoyer pour l'impur  
*Seuil, 2017*

Notre désir  
*Seuil, 2018*

Carolin Emcke

Quand je dis  
oui...

Un monologue

traduit de l'allemand par  
Alexandre Pateau

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Éditions du Seuil  
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

Ce texte est né d'une performance scénique  
présentée à la Schaubühne de Berlin  
en décembre 2018.

Titre original : *Ja heißt ja und ...*

ISBN original 978-3-10-397462-1

© S. Fischer Verlag GmbH, Frankfurt am Main, 2019

ISBN 978-2-02-142871-1

© Éditions du Seuil, octobre 2019, pour la traduction française

© Thomas Grabka, pour la photographie reproduite en page 72

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

« Toi et moi :  
il faut nous séparer  
pour mieux nous contenir. »

Kate Tempest

« Le discours sur la nature de l'écriture est toujours  
un discours sur la nature du discours, un pont vers un  
deuxième, un troisième, vers l'Autre. »

Enis Maci





Au commencement, il y a le doute.

Avant chaque phrase, chaque mot, ce pas à franchir : est-ce bien exact ? Comment peux-tu l'affirmer ? Est-ce juste ? Est-ce la vérité – en toute sincérité ?

Et ces premiers doutes portent seulement sur le contenu.

J'écris comme dans un murmure : tout bas, plutôt pour moi que pour les autres, ils ne sont pas encore là pour de bon. Ça ressemble à une réflexion au clavier. L'écriture précise la pensée. C'est intime. Comme un chuchotement. Ou un murmure, oui. Voilà peut-être pourquoi j'écris toujours pieds nus. Comme si, les pieds chaussés, on ne pouvait avancer que dans des pensées convenues.

*Quand je dis oui...*

Dès lors que je m'imagine un public, tout se dissipe, et à l'instant la parole m'échappe. Des objections viennent se glisser devant les pensées, elles les recouvrent. Sans même songer aux attaques à venir, grondantes de rage et de mépris. Elles me font peur, s'insinuent sous ma peau, comme un poison ; je le sens qui se propage dans mon corps, partout, et ankylose, la langue, la volonté, le moi.

Au commencement, il y a le doute, toujours.

Parfois, j'aimerais pouvoir le désamorcer. Mais le moi écrivant ne serait plus le moi. L'écriture l'ouvre, le découvre.

\*

Dans mon enfance, les rares fois où les choses considérées inexprimables devaient être nommées, on y faisait allusion par un mot en dialecte. « *Emberlificoteurs*<sup>1</sup> », disait le *Plattdeutsch* du nord de l'Allemagne, et même les enfants qui ne le parlaient pas percevaient la menace indéfinie,

---

1. J'ai déjà évoqué le terme de « *Mitschnacker* » dans l'ouvrage *Notre désir*, trad. A. Pateau, Paris, Le Seuil, 2018, p. 74.

le mal sourd que faisait planer ce mot. « Ne te laisse pas emberlificoter », nous disait-on avant de nous envoyer dans le vaste monde, à l'école ou au terrain de sport. Un terme qui touchait au danger, mais en décalé. Comme si le dialecte pouvait amortir ce contre quoi il fallait nous mettre en garde. On nous interdisait de répondre à un inconnu qui nous emberlificoterait, comprendre : nous adresserait la parole avant de nous emmener avec lui. Mais ce qui se passerait une fois que cet inconnu nous aurait pris – motus et bouche cousue.

Nous l'acceptons sans broncher, nous l'acceptons toujours.

Ce qui peut arriver, ce qui est arrivé, encore et encore, ce que des générations de filles et de femmes (pas seulement, mais majoritairement...) ont vécu avant nous, ce qui continue d'arriver, partout dans le monde, sur le chemin de l'école, sur le chemin du puits, sur le chemin du champ ou celui de la maison, ce qui peut nous être fait dans ces situations : on ne le nomme pas. Déjà nos mères et nos grands-mères étaient mises en garde de cette façon – à mots couverts. Que

*Quand je dis oui...*

nous puissions être attaquées, attrapées, dupées, manipulées, enlevées, dans une voiture, un buisson, une forêt, une cabane, une cave, abusées, étranglées, violées, blessées et tuées, personne ne le disait. Ce qu'on disait encore moins : que le danger peut provenir non seulement des inconnus, du dehors, mais aussi et surtout de notre cercle intime, notre propre foyer, notre propre famille.

« Ne te laisse pas emberlificoter. »

C'est une mascarade. Ça fait sourire. On pense à un baratineur, rien de bien grave. Alors qu'il n'est pas question ici des mots adressés, mais de la violence qui menace d'éclater derrière eux.

Ces voiles rhétoriques rendent possible ce qu'ils prétendent empêcher. C'est surprenant : on entend mettre en garde contre quelque chose, mais sans dire *ce que c'est*. Il ne s'agit pas d'enjoliver pour autant, car sinon, quel besoin de mettre en garde ? Il s'agit juste de taire. Taire ce que quelqu'un peut nous faire. Comme si en parler était obscène – au lieu de réprimer l'acte, on réprime la parole qui le nomme.

*Quand je dis oui...*

Ainsi devient taboue la parole sur l'acte criminel, et non l'acte lui-même. Depuis le début. Ainsi l'attente est-elle minée non par celui qui exerce la violence, mais par ceux qui voudraient la dire. La parole refoulée déplace le poids de la justification : qui veut nommer l'innommable aura l'impression d'être sale, hypocrite. C'est là que réside la complicité.

Pour critiquer quelque chose, il faut pouvoir, il faut vouloir l'imaginer. Et pour imaginer quelque chose, il faut pouvoir le nommer. Quand la violence demeure abstraite, quand il n'y a pour la définir ni descriptions ni termes concrets, elle demeure inimaginable,  
invraisemblable,  
intouchable.

\*

Le peignoir.

Je crois que je ne m'y ferai jamais : le coup du peignoir.

Partout dans les témoignages liés à *#metoo*, il y a ce peignoir...

*Quand je dis oui...*

Pas en vacances, à la plage. Ni à la maison, dans la chambre. Non : au bureau. Pendant un entretien. À l'hôtel. Pendant un entretien. Dans une simulation de contexte professionnel.

Mais *d'où sort* cette obsession du peignoir ?

Je pige pas. Mais alors, pas du tout. Cette scène, là. Ce qui s'y passe. Ce que ça veut dire. En même temps, personne pour te l'expliquer. Pas sur le moment, et encore moins après. Faut tout décrypter toute seule.

Des femmes jeunes ou moins jeunes, des collègues ou collaboratrices, employées d'hôtel, stagiaires, des femmes qui travaillent avec ces hommes depuis longtemps, ou des inconnues, des femmes qui s'attendent à voir un homme en costume, en jean, peu importe en quoi, mais *habillé* – on a fait venir ces femmes dans une pièce, et d'un seul coup :

ta-daaaaah,  
entrée du peignoir.

J'y pense sans arrêt, et rien à faire : je vois toujours des peignoirs blancs en tissu éponge. Me

demandez pas pourquoi. Alors que ces types-là portent sûrement de la soie. Qu'est-ce que j'en sais. Depuis que j'entends ces histoires, j'entretiens un rapport hyper bizarre à mon *propre* peignoir.

Mais c'est quoi, cet accueil en peignoir ? Le prologue à la soumission attendue ? Une invitation à coucher ? Un signe de fierté ? Vise un peu mon inénarrable queue ? Est-ce qu'ils y croient ? Sérieusement ? Une femme se présente à un entretien, et là, sans que personne ait rien demandé, une queue vient à sa rencontre ? Ça pourrait être le début d'une histoire drôle. Comme ces blagues qu'on racontait sur les fous. « C'est un fou qui arrive avec une brosse à dents au bout d'une laisse. » Sauf qu'elle ne commence plus pareil : « C'est une queue en peignoir qui entre dans un bureau... »

C'est censé éveiller le désir ? Chez qui ? Quelle sorte de désir cela fait-il naître chez le queutard ? Désir d'humiliation ?

Ce qui se donne à voir n'est pas le corps dénudé, mais la capacité à contrôler, la possibilité d'abroger tout ce qui est acceptable (dans un contexte professionnel), celle de dominer, d'humilier à l'envi, dès que ça les arrange. Tant

*Quand je dis oui...*

mieux alors si ça ne cadre pas avec la situation, tant mieux si ça enfreint toutes les formes, ce qui a normalement cours dans un bureau ou lors d'un entretien, ce qui en temps normal relève du désir : la tendresse et le plaisir mutuels, la passion et le don de soi à une autre.

Le peignoir est toujours malvenu.

Il n'existe à ce jour pas *un seul* récit dans lequel le peignoir apparaîtrait comme inoffensif, approprié ou séduisant. Pas *un seul* récit dans lequel un couple aurait simplement envie de se couvrir après une nuit d'amour, pas *un seul* récit dans lequel un homme voudrait exciter une femme, une femme une autre femme, un homme un autre homme ou une femme un homme, en se montrant, en se livrant, en s'offrant au regard de l'autre, d'abord avec puis sans peignoir. Pas un seul récit dans lequel le peignoir dissimulerait quelque chose qui serait doucement dévoilé, la nudité d'un être, la vulnérabilité de l'intimité corporelle.

Le peignoir est toujours malvenu.



Hors contexte. Hors situation. Ni érotique, ni pratique, ni beau.

Et pourtant, aujourd'hui, on entend souvent :  
« À quoi elle s'attendait, aussi ? Aller à un entretien dans une chambre d'hôtel... Quand même, c'est de l'inconscience ! »

Un homme invite une femme, une femme subalterne, ou dépendante, à lui rendre visite dans un contexte professionnel. Cela peut se faire dans un bureau ou une pièce quelconque. Pour les entreprises qui travaillent à distance et doivent organiser des réunions avec leurs collaborateurs dans différentes villes, il arrive très souvent que ces entrevues aient lieu dans une chambre d'hôtel réservée pour l'occasion. Un homme y invite une femme qui se sait moins protégée parce qu'elle gagne moins, est moins connue, moins implantée dans un réseau, moins visible, moins audible, parce que c'est une femme, qu'elle manque peut-être d'assurance, parce qu'elle ne s'est jamais retrouvée seule avec un professeur admiré ou simplement connu, un prêtre, un producteur, parce qu'elle est femme de ménage et, à ce titre, responsable de la propreté de la chambre d'hôtel

*Quand je dis oui...*

ou des locaux, parce qu'elle est infirmière et, à ce titre, responsable du patient, parce que, policière ou femme soldat, elle doit obéir à un supérieur, parce qu'elle porte un foulard, et qu'elle, et qu'elle, et qu'elle... qu'elle ne sait pas ce qui l'attend.

Mais comment s'attendre à *ça* ?

Est-elle inconsciente, celle qui ne *s'attend pas* à être humiliée ?

Ne doit-il s'en prendre qu'à lui-même, celui qui ne *s'attend pas* à être harcelé, agressé, blessé, étranglé ? Est-elle naïve, celle qui ne *s'attend pas* à ce qu'on lui tape la tête contre un mur, celle qui ne *s'attend pas* à se faire traîner par les cheveux jusqu'à la salle de bains pour être violemment pénétrée, ne doit-il s'en prendre qu'à lui-même, celui qui ne *s'attend pas* à être martyrisé en se faisant pisser dessus ? Est-ce vraiment de l'inconscience que de *ne pas s'attendre* à être violée ?

Et on appelle *ça* une argumentation ? Comment en est-on arrivé à cette vision des rapports humains ? À cette vision de *l'homme* ? En tant que

femme, devrais-je trouver impensable de ne *pas* être vue et traitée comme une chose, un objet, un corps disponible et utilisable à merci ?

Quel présupposé absurde : trouver naturel que des êtres ne se déplacent jamais sans ressentir la crainte, partout et en tout lieu, d'être l'objet d'un autre. Comment des parents sont-ils censés expliquer ça à leurs enfants, comment des générations de mères (ou de pères) ont-ils pu l'expliquer ? Tâche impossible : car si tous les parents désirent que leurs enfants explorent le monde sans crainte, en se sentant libres et protégés, ils n'acceptent pas pour autant de laisser leurs filles (ou leurs fils) dans l'ignorance de ce que d'autres pourraient voir en eux ou voudraient leur infliger. Des générations ont grandi avec cette vague conscience de leur vulnérabilité – c'est un sentiment qui nous accompagne tout au long de l'existence.

Un jour, à l'époque où je venais d'obtenir mon premier poste, j'ai reçu un coup de fil de notre rédacteur en chef. Pour une jeune journaliste qui travaillait dans cette rédaction depuis seulement quelques semaines, c'était inattendu. On le

*Quand je dis oui...*

voyait rarement, mais il lui arrivait d'intervenir de temps en temps, il faisait de brèves apparitions. J'ai saisi le combiné, fébrile, redoutant déjà une critique ou des remontrances. Mais c'est un monsieur on ne peut plus satisfait que j'ai eu au bout du fil, et qui me félicitait pour mon article. Après avoir raccroché, je me suis retournée – pour découvrir la moitié de l'équipe debout dans l'encadrement de la porte, avide de savoir ce qu'il me voulait. Avant que j'aie pu ouvrir la bouche, mon chef de service d'alors me lance : « S'il vous a invitée chez lui, je vous accompagne. Vous n'irez pas seule. »

Il ne m'avait pas invitée chez lui. Mais les histoires racontant comment le rédac' chef conviait de jeunes journalistes pour les accueillir en peignoir étaient devenues légendaires. Combien de femmes avant moi avaient dû y aller non accompagnées ? Je l'ignore. Comme j'ignore ce qui se passait. On n'en parlait pas. Je peux seulement supposer ce que recouvrait ce silence. Ce que je sais : mon chef de service se sentait le devoir de m'accompagner.



## Remerciements du traducteur

On ne traduit jamais seul, et le cercle de nos complices s'élargit ou se resserre selon les affinités du texte, ses résonances, ses résistances. Camille Luscher, en accompagnant de sa lumineuse présence la réécriture de ce livre, m'a aidé à décentrer et ouvrir mon regard (masculin) pour faire respirer le monologue. Qu'elle en soit remerciée de tout cœur. Marianne Lagueunière a été la première lectrice de ces pages en français, auxquelles elle a contribué à *donner le ton*. Je l'en remercie très chaleureusement. Till Bardoux, ami et partenaire en traduction, m'a aidé à sonder les strates de la langue allemande. Qu'il en soit ici sincèrement remercié.

Cette traduction s'est enrichie à l'épreuve de la lecture donnée par Carolin Emcke à Berlin ; je me suis efforcé d'y faire entrer l'esprit et le rythme de sa scansion, d'y faire résonner les images et la musique qui portent son monologue.